

Relations de l'Éthiopie avec le monde musulman

Enrico Cerulli

Les relations qui ont existé de tous temps entre les peuples vivant sur les deux rives de la mer Rouge, à savoir les Arabes et les Éthiopiens, ont pris un tour nouveau avec l'essor de l'Islam, puisqu'il s'agissait désormais de relations entre chrétiens et musulmans.

Les traditions conservées dans les biographies du prophète Muḥammad mentionnent divers épisodes concernant ces premiers contacts entre l'Islam naissant et l'Éthiopie :

La lettre adressée par Muḥammad au négus (en arabe *nadjāshī*) pour l'exhorter à se convertir à la nouvelle religion, en s'appuyant sur le passage du Coran (IV, 169) qui invite « le peuple du livre » (*ahl al-Kitāb*) à reconsidérer la personne du Christ à la lumière des enseignements de l'Islam¹.

La mission en Éthiopie de ʿAmr ibn al-ʿAṣ, qui allait devenir par la suite musulman et conquérir l'Égypte. Alors qu'il était encore « païen », il fut envoyé par l'oligarchie de La Mecque auprès du négus pour s'opposer à la progression de l'Islam, mais il se convertit lui-même à la religion musulmane.

L'émigration en Éthiopie de Djaʿfar ibn Abī Ṭālib, cousin de Muḥammad et frère du futur calife ʿAlī ibn Ṭālib, qui se rendit à la cour du négus avec d'autres musulmans pour échapper à l'hostilité des Kurayshites. Selon certaines traditions, il parvint à convertir le négus; pour éviter lui-même de s'aliéner ses sujets chrétiens, ce dernier eut recours à un stratagème :

1. V. Vacca, 1923-1925.

il cacha sur son sein le texte du passage du Coran cité plus haut, et ainsi fit semblant de prêter serment selon la foi chrétienne.

Cet acte *Dja'far* inspira peut-être plus tard divers princes et chefs d'Éthiopie et de Somalie, lorsqu'ils prétendirent être les descendants de membres de la famille d'Abū Ṭālib, comme nous le verrons plus loin.

Un autre ensemble de traditions des débuts de l'islam se rapporte à Bilāl, l'esclave croyant d'origine éthiopienne. Bilāl fut affranchi par Abū Bakr (le futur premier calife) et, d'après la tradition, fut le second converti à l'islam de sexe masculin. En effet, la première personne convertie à l'islam avait été une femme, *Khadija*, épouse du prophète Muḥammad, le premier homme étant précisément Abū Bakr. Fidèle disciple du Prophète, Bilāl fut nommé par lui *mu'adhhdhin* et se vit confier la tâche d'appeler les fidèles à la mosquée pour la prière; il conserva ses fonctions jusqu'au califat de 'Umar, époque à laquelle il se rendit avec les troupes musulmanes en Syrie, où il mourut et où il fut enterré.

De nombreuses autres traditions mentionnent généralement Bilāl l'Éthiopien et la prédilection que lui marquait le Prophète comme à tous ceux de sa race; ainsi, il est dit: «celui qui introduit dans sa maison un homme ou une femme d'Éthiopie y introduit la bénédiction de Dieu».

Cette affection pour les Éthiopiens inspira également plusieurs petits ouvrages de la littérature arabe². Il y eut d'abord celui d'Ibn al-Djawzī (mort en 596/1200), pompeusement intitulé *Illumination des ténèbres sur les vertus des Noirs et des Éthiopiens* (*Tanwīr al-ghabash fī faḍl al-Sūdān wa l-Ḥabash*). L'érudit égyptien al-Suyūṭī (mort en 911/1505) écrivit son *Ascension des Éthiopiens* (*Raf' shā'n al-Hubshān*), traité qu'il résuma ultérieurement dans un autre ouvrage intitulé *Fleurs des trônes sur l'histoire des Éthiopiens* (*Azhār al-ʿurūsh fī akhbār al-Hubūsh*). Autre ouvrage du même type, *La broderie colorée sur les qualités des Éthiopiens* (*Al-Ṭirāz al-mankūsh fī mahāsīn al-Hubūsh*)³ écrit en 991/1583 par Muḥammad ibn 'Abd al-Bākī al-Bukhārī al-Makkī.

La tradition s'instaura d'insérer dans ces ouvrages un ou plusieurs chapitres sur les mots éthiopiens qui sont censés figurer dans la révélation, c'est-à-dire dans le Coran, ainsi que dans les *ḥadīth* (recueils traditionnels des actes et des paroles du Prophète). Certains des mots cités ne sont pas éthiopiens, mais d'une origine qui resta inconnue des auteurs arabes. D'autres, en revanche, qui étaient couramment employés en Arabie au début du VII^e siècle de l'ère chrétienne, sont bien d'origine éthiopienne (guèze)⁴.

Dans certains cas, un mot authentiquement arabe prenait un sens religieux particulier sous l'influence du terme éthiopien apparenté. Les observations linguistiques des auteurs arabes présentent un intérêt pour l'histoire

2. B. Lewis, 1971, p. 37.

3. Traduit en allemand par M. Weisweiler, 1924.

4. Voir A. Jeffery, 1938. On trouve dans le Coran les mots suivants: *mishkat*, de l'éthiopien *maskot* [fenêtre]; *kiflain*, duel du mot éthiopien *kefl* [portion, partie]; *burhān* [preuve incontestable], en éthiopien, lumière, illumination; *tābūt*, mot éthiopien signifiant arche d'alliance, coffre; *kawāriyyūn*, en éthiopien, disciples, apôtres; *maṣḥaf*, en éthiopien, copie, livre; *mā'ida* [table, table du Seigneur]; *malak* [ange], etc. Le mot *sana* attribué à Bilāl est aussi éthiopien (*sannay*, beau), ainsi que le mot *minbar*, qui signifiait chaire (*manbar* en éthiopien).

des langues éthiopiennes; ainsi, le dicton « Le *sīn* de Bilāl est un *shīn* avec Dieu » fixe la date limite avant laquelle s'est produit le passage du *ch* au *s* dans la prononciation de l'éthiopien, puisqu'il est déjà cité par Ibn Sa'd, qui écrivait en l'an 230/844-845⁵.

L'établissement des musulmans dans les îles Dahlak

Les relations entre le jeune État musulman et l'Éthiopie n'avaient pas toujours été amicales. Déjà, du vivant de Muḥammad, une flotte éthiopienne avait attaqué le port arabe de *Shu'ayba* et, quelques années plus tard, le calife 'Umar avait été forcé d'envoyer quatre navires et deux cents hommes combattre « les Éthiopiens qui ont commis de nombreux crimes contre les musulmans d'Arabie »⁶, mais cette expédition contre les Axumites ne semble pas avoir donné de grands résultats.

Tout au long du VII^e siècle, les Éthiopiens restèrent les maîtres incontestés de la mer Rouge, et les musulmans ne parvinrent à renverser ce rapport de force que progressivement. En 702, les Éthiopiens attaquèrent une dernière fois *Hidjāz*, tandis que leur flotte occupait pendant un certain temps *Djidda*, provoquant la panique à La Mecque. On ne sait pas très bien si ces attaques étaient le fait des forces régulières axumites ou des pirates éthiopiens. Quoi qu'il en soit, cette dernière attaque provoqua des représailles de la part des Arabes, qui occupèrent et détruisirent *Adoulis*⁷ et s'établirent dans les îles Dahlak, face à *Adoulis*, dans le golfe de *Masāwa*. Ces îles commandaient le commerce maritime de l'Éthiopie: *Adoulis* était en effet, pour la navigation de l'époque, une escale sur la route des Indes, et ce commerce constituait l'une des principales ressources de l'État d'*Axum*, de même que la route des caravanes de la vallée du Nil, qui faisait également d'*Adoulis* le débouché des marchandises en provenance de Nubie. A partir de la deuxième moitié du VIII^e siècle, il n'est plus fait mention d'aucune expédition navale éthiopienne, ni, au reste, d'une quelconque activité maritime en général. Il semble que les Arabes aient anéanti la flotte éthiopienne, qui ne fera plus parler d'elle avant le XIV^e siècle.

Pendant tous ces siècles, les musulmans exercèrent un contrôle absolu sur le commerce de la mer Rouge, contribuant par là à isoler davantage l'Éthiopie.

L'occupation des îles Dahlak eut lieu au début de l'ère umayyade, et ces îles furent également utilisées comme lieu d'exil politique. Nous en trouvons des preuves dès le règne du calife *Sulaymān* (96/715-99/717), sous lequel le poète arabe *al-Aḥwas* fut déporté aux îles Dahlak pour avoir écrit certains vers satiriques⁸.

5. Ibn Sa'd, 1905-1928, vol. 3, p. 165-170.

6. *Al-Ṭabaṛī*, 1879-1901, vol. I, p. 1 889.

7. R. Paribeni, 1908.

8. Voir K. Petráček, 1960. Il est intéressant de noter que, plus près de nous, le gouvernement fasciste italien a utilisé l'île *Nokra* pour exiler des prisonniers politiques.

Par la suite, sous les Abbasides, les îles Dahlak allaient offrir une base sûre aux pèlerins en route vers les lieux saints, à une époque où la mer Rouge était infestée de pirates.

Une principauté musulmane indépendante fut établie dans les îles Dahlak au début du IV^e/X^e siècle. Cet État allait jouer un rôle des plus importants dans l'histoire économique de l'Éthiopie, ainsi que dans la propagation de l'Islam dans cette région⁹. Il reprit à son compte les activités commerciales traditionnelles d'Adoulis et maintint des relations florissantes avec l'Éthiopie chrétienne¹⁰.

L'un des documents judéo-arabes de l'époque fatimide, trouvés à la Geniza du Caire, atteste l'activité commerciale du sultanat de Dahlak. Ce document indique qu'un négociant originaire de Tripolitaine (et dénommé al-Lebdī, c'est-à-dire natif de Leptis Magna) s'est arrêté à Dahlak pour ses affaires alors qu'il voyageait d'Égypte en Inde, à une date antérieure à l'année 490/1097.

Sur la durée du sultanat des îles Dahlak, ainsi que sur le niveau de culture islamique de ses habitants, nous disposons d'une riche documentation consistant en plus de deux cents inscriptions arabes découvertes dans l'île principale, Dahlak Kabīr, et qui se trouve aujourd'hui dispersée entre différents musées (Modène, Trévise, Bar-le-Duc, Le Caire et Asmara).

La plus ancienne de ces inscriptions remonte à l'an 299/911 et la plus récente porte la date de 946/1539. Elles sont rédigées dans un arabe grammaticalement correct et contiennent de nombreuses citations du Coran, suivant les formules utilisées à l'époque dans les pays musulmans voisins¹¹. Ces inscriptions nous permettent également de reconstituer en partie la généalogie et la liste des sultans de Dahlak, principalement à compter du V^e/XI^e siècle¹².

Outre ces documents qui témoignent de la présence permanente des Arabes, il ne faut pas négliger la tradition largement répandue le long de la côte africaine, du golfe de Masāwa jusqu'au golfe de Djibouti. Cette tradition attribue aux « Furs » (Persans) la construction d'ouvrages, en général de vastes citernes destinées à recueillir l'eau, dont on peut encore voir des vestiges à Dahlak Kabīr et à Adal. Elle prouve peut-être la présence de commerçants ou de comptoirs commerciaux persans sur la côte africaine, ou bien elle atteste le fait que les souverains des deux rives de la mer Rouge employaient des ingénieurs persans pour ces constructions, les Persans étant réputés dans le monde musulman pour leurs installations de stockage et de distribution des eaux. Trois inscriptions de Dahlak font état de personnages, morts dans ces îles, dont la *nišba* (désignation indiquant l'origine) et al-Ḳaysī, du nom de la *ḳabila* arabe de Ḳays, qui, après Sīrāf, le fameux centre de commerce, exerça son hégémonie sur la navigation du golfe Persique au IV^e/X^e siècle¹³.

9. Voir le chapitre 3 ci-dessus.

10. Al-Ya'qūbī, 1883, p. 219.

11. En ce qui concerne ces inscriptions, voir B. Malmusi, 1895; G. Oman, 1974*b* (où l'on trouvera une bibliographie complète mise à jour).

12. Voir R. Basset, 1893; G. Wiet, 1953; S. Tedeschi, 1969.

13. G. Puglisi, 1969; 1953.

Les États musulmans d'Éthiopie méridionale

La côte africaine de la mer Rouge conserva, dans le cadre du nouveau système économique islamique, le rôle qu'elle jouait traditionnellement dans le commerce maritime des Indes. Mais les marchands musulmans ne tardèrent pas, bien entendu, à quitter la côte pour pénétrer dans les régions avoisinantes d'Éthiopie à la recherche de marchandises pour leur négoce. C'est ainsi que nous avons des preuves qu'il existait dans le Nord un centre de commerce musulman situé sur le territoire même du royaume d'Axum, à Endertā, en bordure de la région du Tigré, près de la rivière Mareb. La présence de musulmans est attestée par un ensemble d'inscriptions arabes qui sont datées de l'an 391/1001 à l'an 549/1154, dates qui correspondent, on peut le constater, à la période de l'apogée du sultanat des îles Dahlak, avec lequel ce centre de commerce avait certainement des relations¹⁴.

Mais si, au nord, l'État chrétien d'Axum empêchait l'Islam de prendre plus d'extension, il en allait différemment dans le sud de l'Éthiopie. Là aussi, venu de la mer, l'Islam suivit la route naturelle qui va du golfe de Djibouti aux régions les plus riches du sud et de l'ouest du plateau éthiopien, en passant par la dépression de la vallée de l'Hawāsh. La progression de l'Islam se fit donc une fois de plus par les routes commerciales; et aujourd'hui encore *naggadie*, qui en amharique veut dire « marchand », signifie « musulman » dans la langue des Galla d'Éthiopie méridionale¹⁵.

Divers peuples d'Éthiopie méridionale, en remontant de la côte de la mer Rouge et du golfe d'Aden jusqu'au Nil Bleu, furent ainsi convertis à l'islam. C'est de cette façon que se constituèrent divers sultanats musulmans, des gouvernements locaux se transformant sans doute en États islamiques. Dans ces sultanats dominait une aristocratie héréditaire qui était, ou prétendait être, d'origine arabe, tandis que la masse du peuple était éthiopienne et appartenait probablement à la famille kushite des Sidama. Au cours de la période de leur histoire qui est attestée par des documents, ces sultanats, bien que souvent en guerre les uns contre les autres, étaient dominés par l'un d'entre eux qui imposait aux autres son autorité; d'autre part, ils entretenaient des relations, généralement assez peu amicales, avec l'État éthiopien chrétien qui, ainsi que nous le verrons, devait encore se rapprocher d'eux au cours de son mouvement d'expansion.

Le premier de ces sultanats fut celui de Dāmūt, qui, ainsi que le relate le grand historien arabe Ibn Khaldūn, soumit à sa domination tout le territoire qui s'étendait jusqu'à Ifāt (c'est-à-dire la région comprise entre le Shoa actuel et la plaine côtière de Dancalia). Il est difficile de localiser ce sultanat avec précision car « Dāmūt » est aujourd'hui le nom d'une région qui s'étend au nord du Nil Bleu et au sud du Godjam; on connaît cependant en Afrique orientale d'autres cas où des populations contraintes de se déplacer ont emporté le nom de leur ancien pays dans leur nouveau territoire et l'ont

14. C. Pansera, 1945; M. Schneider, 1967, 1969.

15. Voir chapitre 3 ci-dessus.

donné à leur nouvel asile. Quoi qu'il en soit, le Dāmūt a dû être un territoire du sud-ouest de l'Éthiopie, situé dans le secteur le plus proche du Nil Bleu.

Ibn *K*haldūn raconte comme le Dāmūt fut attaqué et conquis par le négus d'Éthiopie chrétienne et comment une race appelée les *Walasma*^c y vivait et émigra ensuite vers l'est pour s'installer à Ifāt où elle créa un autre sultanat¹⁶.

Nous disposons d'un plus grand nombre de documents sur le sultanat de Shoa qui devait à son tour imposer sa domination sur l'Éthiopie méridionale musulmane. Le sultanat englobait au moins la zone orientale du Shoa actuel. Il était gouverné par une dynastie de sultans qui se déclaraient des *Makhzūmī* parce que, disaient-ils, ils descendaient de la célèbre *ḳabīla* des *Banū Makhzūm* de La Mecque, à laquelle appartenait *K*hālīd ibn al-Walīd, le premier conquérant musulman de la Syrie. Les noms des sultans conservés dans le document précité attestent l'usage d'une langue éthiopienne du groupe sémitique, encore qu'elle diffère de celles qui sont parvenues jusqu'à nous. Mais il faut aussi tenir compte de l'hypothèse selon laquelle le *Répertoire chronologique* ne conserverait que les « noms de règne » officiels, cependant que les sultans pourraient avoir eu un nom personnel musulman, comme cela était récemment le cas chez les populations musulmanes d'Éthiopie occidentale (le sultan de Genina, connu en 1928 sous le nom oromo [galla] d'Abba *Djifar*, signifiant « seigneur du coursier pommelé », portait le nom musulman de *Muḥammad ibn Dā'ūd*).

D'après le document mentionné plus haut, la dynastie des *Makhzūmī* régna sur le Shoa au moins à partir de l'an 283/896-897; ses souverains se succédèrent pendant quatre siècles jusqu'en 684/1285, date à laquelle le dernier sultan et sa famille furent déposés et assassinés par le sultan d'Ifāt¹⁷.

Parmi les noms des sultans *makhzūmī* qui sont venus jusqu'à nous, il faut en noter certains qui semblent caractéristiques: *Girāmgaz'i* (« seigneurs terrifiants »), qui régna de 660/1262 à 662/1263, date à laquelle il abdiqua en faveur de son frère *Dil-gāmis*. Ce nom de *Dil-gāmis*, qui était celui de son successeur, peut s'interpréter comme « buffle victorieux » ou « buffle dans la victoire », d'après un type de nom royal qui est également attesté en Éthiopie chrétienne¹⁸. Le nom du sultan *Ḥarb-ar'ad* signifie « terreur des lances », ce qui est également un type de nom royal courant en Éthiopie chrétienne: il suffit de mentionner le négus *Sayfa Ar'ad* dont le nom signifie « terreur des épées ». *Harbar'ad* régnait sur le Shoa musulman en 502/1108.

Il faut également souligner le fait que, d'après le document déjà cité, il semble que dans le sultanat de Shoa les femmes aient eu une certaine importance dans l'exercice du pouvoir politique, ce qui est plus conforme à la tradition éthiopienne qu'à la situation existant officiellement dans les autres pays musulmans. C'est ainsi que le *Répertoire chronologique* du Shoa commence par indiquer les dates d'une reine, puis celle du mariage de deux sultans. Le second de ces mariages, celui du sultan *Dil-mārrah*, avec

16. Ibn *K*haldūn, 1925-1926, vol. 2, p. 108.

17. Voir E. Cerulli, 1941.

18. *Dil-gāmis* régna de 662/1263 à 668/1269.

la fille du sultan d'Ifāt, en 669/1271, représente une tentative d'alliance par mariage, à l'époque où l'Ifāt avait une attitude de plus en plus menaçante à l'égard du Shoa.

L'histoire du Shoa telle qu'elle apparaît d'après le *Répertoire chronologique* fut une succession de luttes intestines entre les divers chefs, et sur le plan extérieur, une série d'incursions et de guerres dirigées contre les États musulmans voisins, surtout contre Ifāt. Mais ce document indique également qu'en 677/1278, le sultan Dil-mārrah, vaincu et déposé par ses ennemis intérieurs, se réfugia auprès du négus d'Éthiopie chrétienne. C'est là un témoignage historique important, qui prouve que la consolidation de l'Éthiopie chrétienne sous la domination des premiers Salomoniens commençait à exercer une influence sur le sultanat de Shoa affaibli par des luttes fratricides. Il faut noter en outre à cet égard que le *Répertoire chronologique* cite également parmi les dates des sultans de Shoa la date de la mort du négus Yekuno Amlāk, premier souverain salomonien de l'Éthiopie chrétienne. De même, et pour des raisons opposées, ce document signale que le califat abbaside tombe aux mains des Mongols en 656/1258.

Le sultanat de Shoa perdit en fin de compte son indépendance à la suite de l'action du sultanat voisin d'Ifāt. A la fin de la lutte civile qui agita le Shoa musulman de 675/1276 à 678/1280, le sultanat d'Ifāt intervint directement dans l'État affaibli du Shoa et, le 26 avril 1280 (19 *dhū l-ḥidjġjah* 678 de l'hégire), occupa le centre du Shoa et mit fin à ce sultanat.

La route commerciale qui traversait la vallée du Nil étant définitivement fermée à l'Éthiopie chrétienne, et la route maritime des Indes se trouvant réduite au minimum par la progression et la consolidation de l'Islam, ce qui avait été le royaume chrétien d'Axum fut contraint de chercher à s'étendre vers le sud, c'est-à-dire en direction du centre du plateau éthiopien. En conséquence, la capitale fut d'abord déplacée d'Axum vers la région centrale de Lasta, puis, après que la dynastie salomonienne se fut établie sur le trône, la capitale fut de nouveau déplacée vers la frontière du Shoa, qui était alors musulman; et le monastère de Saint-Étienne sur les bords du lac Hayq fut reconnu comme centre religieux chrétien, avant d'être à son tour transféré à Absbo (Babra Barkān), en plein territoire conquis de Shoa. Ces événements entraînèrent naturellement une forte pression de l'Éthiopie chrétienne sur les États musulmans d'Éthiopie méridionale, qui se trouvaient ainsi directement menacés; et, comme nous le verrons, tandis que les différents sultans préparaient leur défense, on vit surgir également des mouvements de réactions indépendants, dirigés par des chefs religieux musulmans. Le premier dont nous ayons connaissance fut celui mené par le cheikh Muḥammad Abū 'Abdallāh en l'an 698/1298-1299, pendant le règne du négus Wedem Ra'ad en Éthiopie chrétienne. Cela est relaté par le chroniqueur égyptien al-Mufaḍḍal, avec l'adjonction de détails relevant de la légende populaire. Par une habile manœuvre politique, le négus réussit à détourner du cheikh Muḥammad certains de ses partisans et, finalement, proposa à l'agitateur musulman et à ceux qui lui étaient restés fidèles de venir s'installer sur le territoire contrôlé par l'Éthiopie chrétienne; c'est ainsi que le mouvement de Muḥammad Abū

‘Abdallāh échoua¹⁹. Pendant ce temps, en Éthiopie méridionale islamique, l'hégémonie passait du Shoa musulman à Ifāt, comme nous l'avons vu.

Le sultanat d'Ifāt

Le sultanat d'Ifāt, qui succéda donc à celui de Shoa dans l'exercice de l'hégémonie sur l'Éthiopie méridionale islamique, était gouverné par une dynastie qui portait le nom (d'origine locale) de Walasma^c. Ainsi que l'atteste Ibn Khaldūn, les Walasma^c arrivèrent d'abord à Ifāt en tant que réfugiés de l'ancien État musulman de Dāmūt. Cependant, la dynastie des Walasma^c revendiquait également une lointaine ascendance arabe et, selon la tradition orale conservée jusqu'à notre époque, se considérait comme issue de ‘Aḳīl ibn Abī Ṭālib, frère du calife ‘Alī et de Dja‘far ibn Abī Ṭālib qui, ainsi que nous l'avons vu, avait été parmi les premiers musulmans réfugiés en Éthiopie. Au contraire, selon *l'Histoire des Walasma^c*, ouvrage de caractère apologique, le fondateur de la dynastie, ‘Umar ibn Dunyā-ḥawz²⁰ descendait d'al-Ḥasan, l'un des deux fils du calife ‘Alī.

La première partie de *l'Histoire des Walasma^c* semble toutefois avoir un caractère légendaire; on peut citer le fait que ‘Umar Walasma^c aurait régné quatre-vingts années et vécu jusqu'à l'âge de cent vingt ans, et la tradition concernant le saint sultan Djamāl al-dīn ibn Baziyū, qui commandait aux génies, dont l'un lui apporta en une heure une lettre du Nil et un autre de l'eau de la rivière Ḥawāsh (ces légendes pourraient dériver de l'assimilation des idées du « paganisme » éthiopien sur les divinités inférieures qui vivaient dans les eaux courantes).

La première date mentionnée dans *l'Histoire des Walasma^c* est l'an 778/1376-1377; mais les rapprochements avec les chroniques éthiopiennes et avec les historiens arabes permettent de remonter plus loin. Par exemple, le sultan Ṣabr al-dīn fut longtemps en guerre contre le négus ‘Amda Ṣeyon (qui régna de 1314 à 1344). Par conséquent, puisque d'après la tradition populaire, quatre-vingt-seize années au total se sont écoulées entre les règnes du sultan Ṣabr al-dīn et celui de ‘Umar Walasma^c si nous prenons cette date comme hypothèse approximative, nous pouvons fixer la date de la fondation de la dynastie Walasma^c d'Ifāt à la fin du XII^e siècle, avec toutes les réserves qui s'imposent du fait de l'imperfection des documents cités.

Ṣabr al-dīn combat ensuite l'Éthiopie chrétienne; il est représenté, toujours dans les *Chroniques éthiopiennes*, comme le plus important des souverains

19. Voir al-Mufaḍḍal, 1919-1920.

20. On pourrait concevoir que ce nom ait pour origine un mot sémito-éthiopien qui correspondrait à l'éthiopien (guèze *ḥawz*, et interpréter le nom Dunyā-ḥawz comme « douceur du monde » (presque « délices du genre humain » !); il y aurait donc dans les noms des princes Walasma^c la survivance d'une vieille tradition éthiopienne. Il ne m'a pas été possible jusqu'à présent de reconstituer le mot *Walasma^c* à partir de mots éthiopiens. Il est peut-être composé du sémitique ancien *Wa* qui veut dire « de », « se rapportant à » et de *al-'Asmā^c*, qui signifie « les ouïes ».

musulmans du Sud, et désigné d'ailleurs sous le nom de « roi des infidèles » (*negusa 'ekwan*) ce qui ne fait que confirmer l'hégémonie que détenait Ifāt dans la première moitié du XIV^e siècle, après la chute du sultanat de Shoa²¹. Mais la chronique éthiopienne sur la guerre du sultan Şabr al-dīn donne deux autres indications historiques d'une grande utilité. Tout d'abord, l'utilisation du *kāt* par les musulmans d'Éthiopie y est attestée pour la première fois. Le *kāt* (c'est le mot arabe; en amharique c'est *chāt*) est un arbuste (*Catha edulis*) dont les feuilles ont des propriétés légèrement stimulantes. L'usage du *kāt* (« qui tient la famille éveillée la nuit », dit une chanson populaire d'Éthiopie) est caractéristique des musulmans. Il était déjà si répandu à l'époque que Şabr al-dīn, se vantant de ses succès guerriers, déclare qu'il va s'emparer de la capitale de l'Éthiopie chrétienne et « y planter du *kāt* parce que les musulmans aiment beaucoup cette plante ».

Le deuxième passage de la *Chronique* qui représente de l'importance pour l'histoire de l'Éthiopie est celui où le chroniqueur relate comment, après la victoire du négus sur les musulmans, lorsque le souverain chrétien veut profiter de ses succès pour avancer en pays musulman et y établir ses forces armées, il se heurte à l'opposition de ses soldats. Comme ils avaient remporté la victoire et gagné leur butin, ces derniers voulaient rentrer chez eux et jouir des fruits de leur victoire, et ils ne comprenaient pas pourquoi ils leur fallait occuper en permanence le territoire ennemi. Ce trait psychologique est intéressant car nous le retrouvons deux siècles plus tard (au XVI^e siècle), cette fois chez les soldats musulmans de l'imam Aḥmed ibn Ibrāhīm, qui manifestèrent la même répugnance à occuper en permanence le territoire des peuples qu'ils avaient battus. C'est ainsi que d'après le chroniqueur éthiopien, les soldats disent au souverain chrétien : « O Négus, vous avez combattu et vous nous avez sauvé des infidèles; et maintenant laissez-nous retourner dans nos villages. » Et le négus répond : « Ce sont les animaux qui retournent à leurs pâturages. » C'est de la même manière que deux siècles plus tard, le chroniqueur arabe évoque les soldats musulmans qui après la victoire disent à leur chef Aḥmed ibn Ibrāhīm : « O imam des musulmans, tu vois ce qui est arrivé. Beaucoup d'entre nous ont été tués, beaucoup sont couverts de blessures. Il ne nous reste presque plus de vivres. Conduis notre armée au pays. Là on nous réorganisera et nous réorganiserons nos rangs. » Mais dans les deux cas les soldats finissent par accepter d'obéir aux ordres de leur chef, bien qu'ils aient d'abord manifesté leur mécontentement²².

L'avance vers le sud de la nouvelle dynastie salomonienne de l'Éthiopie chrétienne et l'expansion au Shoa de l'Ifāt musulman devaient aboutir à un conflit entre les deux États. Le premier heurt qui nous soit rapporté figure dans la chronique du négus 'Amda Şeyon I^{er} lorsque le souverain éthiopien²³ déclare que, au début de son règne, il a battu le sultan d'Ifāt,

21. Voir J. Perruchon, 1889.

22. W. E. Conzelman, 1895.

23. G. W. B. Huntingford, 1965.

Ḥaḳḳ al-dīn, et mis à mort le prince musulman Darāder, frère de Ḥaḳḳ al-dīn. Il faut souligner ici que *l'Histoire des Walasma*^c, d'origine arabe, ne fait nulle part mention d'Ḥaḳḳ al-dīn ni de cette guerre; mais comme le chroniqueur musulman attribue le début des conflits avec les chrétiens au sultan Ḥaḳḳ al-dīn I qui régna de 1376 à 1386 (soit plusieurs dizaines d'années après Ḥaḳḳ al-dīn I^{er}), il peut s'agir d'une erreur de la part du chroniqueur ou de ses sources.

La première guerre entre l'Éthiopie et Ifāt dont nous ayons de nombreux témoignages est celle qui eut lieu en 1332 pendant le règne du négus ^cAmda Seyon I^{er} (1314-1344) et du sultan Ṣabr al-dīn I^{er}²⁴. Ṣabr al-dīn attaque les troupes du négus qui sont entrées au Shoa, mais il est vaincu après une lutte acharnée et il est contraint de se soumettre. Le négus nomme le sultan d'Ifāt le prince Djamāl al-dīn, frère de Ṣabr al-dīn mais, à cause de l'origine illégitime de son pouvoir, il ne parvient à asseoir son autorité et, peu après, il est renversé par un vaste mouvement de réaction musulman fomenté par un agitateur religieux, le *ḳādī* Ṣāleḥ. Ce dernier parvient à organiser une ligue des princes musulmans, parmi lesquels c'est surtout le sultan d'Adal (à l'est d'Ifāt) qui se fait remarquer. Le négus parvient cependant à gagner une fois de plus, et cette fois-ci sa victoire marque le commencement d'une ère nouvelle pour les petits États musulmans du Sud; en effet, l'hégémonie passe d'Ifāt au sultan d'Adal, même si le pouvoir reste aux mains du prince de la dynastie Walasma^c. Nous pouvons donc dire qu'au cours de ces deux siècles (XIII^e et XIV^e siècles), le centre politique de l'Islam éthiopien s'est déplacé à trois reprises, toujours dans le sens ouest-est, vers le bord du plateau; du Dāmūt au Shoa, du Shoa à Ifāt, et d'Ifāt à Adal.

La victoire remportée par le négus ^cAmda Ṣeyon sur les musulmans incita ses successeurs à entreprendre une série d'opérations militaires dans le Sud. C'est ainsi que le négus Dāwit I^{er} (1382-1411) vainquit et tua au combat le sultan Ḥaḳḳ al-dīn I en l'an 778/1376-1377, et son successeur, le négus Yesḥaq, vainquit le sultan Sa^cad al-dīn, successeur de Ḥaḳḳ al-dīn I, et continua vers la mer jusqu'à Zāyla^c. Des victoires du négus Yesḥaq, il subsiste le texte d'un long chant de victoire de ses soldats, précieux parce qu'il nous conserve les noms des divers pays musulmans que ce négus avait conquis et dévastés pendant la guerre qu'il mena contre Sa^cad al-dīn. Ce document poétique complète et précise la liste des pays musulmans qui, environ un siècle auparavant, avaient adhéré à la ligue islamique qui s'était constituée sous l'influence des exhortations du *ḳādī* Ṣāleḥ contre le négus ^cAmda Ṣeyon, ainsi que nous l'avons vu. Du côté musulman, le sultan Sa^cad al-dīn, qui tomba en 817/1415 en combattant les chrétiens, devint le héros de la résistance musulmane contre les invasions des négus et, dès lors, le sud musulman resté indépendant prit le nom de « terre de Sa^cad al-dīn » (*barr Sa^cad al-dīn*). Mais après quelques dizaines d'années, le sultanat d'Adal, désormais à la tête de l'Islam éthiopien, se releva et mena une vigoureuse et complexe tentative d'invasion du Shoa, qui était alors non seulement un

24. Voir J. Perruchon, 1889.

territoire chrétien mais également le siège des négus. L'armée musulmane était conduite par le sultan Shihāb al-dīn Aḥmed Badlāy (qui est appelé Arwē Badlāy dans les *Chroniques éthiopiennes*, ce qui signifie « le fauve Badlāy »). Après avoir tout d'abord remporté quelques victoires, Badlāy fut battu par le négus Zare'a Yā'qob au cours d'une grande bataille à Egubbā, le 29 décembre 1445, et le sultan tomba au cours des combats. Le négus poursuivit l'armée musulmane jusqu'à la rivière Hawāsh et s'empara d'un butin qui parut absolument merveilleux aux Éthiopiens chrétiens; en effet, les relations commerciales qui existaient entre le sultanat d'Adal et les souverains de la péninsule arabe permettaient aux musulmans de se procurer des articles de luxe que les Éthiopiens chrétiens, dont les relations avec le monde extérieur étaient toujours bloquées, ne pouvaient pas encore se procurer. C'est ainsi qu'un document chrétien relate: « Et les robes [du sultan] et celles de ses chefs étaient ornées d'argent et brillaient de toutes parts. Et la dague qu'il [le sultan] portait à son côté était richement ornée d'or et de pierres précieuses; et son amulette était ornée de gouttes d'or; et les inscriptions de l'amulette étaient de peinture d'or. Et son ombrelle venait du pays de Syrie et c'était un si beau travail que ceux qui la regardaient s'émerveillaient, et des serpents ailés y étaient peints. »

Après la bataille d'Egubbā, les sultans d'Adal, où s'étaient maintenus les Walasma', dynastie des anciens sultans d'Ifāt, établirent leur capitale à Dakar, aux confins de la plaine orientale. Mais quelques années plus tard, le négus Eskender prit l'offensive, entra à Adal et conquiert et détruisit la capitale Dakar. En l'an 1475, toutefois, sur le chemin du retour vers son territoire de Shoa, l'armée chrétienne fut surprise par celle du sultan d'Adal, Shams al-dīn ibn Muḥammad, et le négus Eskender fut battu et mourut au combat. Les musulmans ne donnèrent cependant pas suite à cette victoire parce qu'Adal était paralysé et appauvri par les luttes que se livraient les divers émirs pour la domination du pays.

La capitale fut ensuite de nouveau déplacée vers l'est et transférée à Aoussa, dans la plaine, jusqu'à ce qu'en fin de compte le sultan Abū Bakr ibn Muḥammad ibn Azhar al-dīn transfère la capitale d'Adal à Harar en 926/1520. Il fonda ainsi la dynastie des émirs de Harar qui, pendant trois siècles, fut au pouvoir dans l'État musulman dès lors dénommé émirat de Harar. En effet, Muḥammad ibn Abū Bakr Aḥzar al-dīn, qui avait déplacé la capitale vers le sud pour des raisons de sécurité, ne détenait pas officiellement le pouvoir suprême, puisqu'il maintenait sur le trône les princes de la dynastie Walasma' auxquels il réservait le titre de sultan. De cette façon, il évitait d'être accusé d'illégitimité et s'assurait l'exercice effectif du pouvoir théorique de l'ancienne dynastie. Ses successeurs firent de même jusqu'à l'extinction, dans des circonstances obscures, de la dynastie Walasma'.

Le nouveau sultanat de Harar ne tarda pas à être également déchiré par la guerre civile, qui dura jusqu'à ce que surgisse une forte personnalité, à savoir le futur imam Aḥmed ibn Ibrāhīm, qui parvint à imposer son ascendant et concentra tous les pouvoirs entre ses mains.